LA CLARTÉ-DIEU
XV

F. MARIE-ANSELME DIMIER
MOINE DE TAMIÉ

# CLARTÉ
# PAIX ET JOIE

## LES BEAUX NOMS
## DES MONASTÈRES DE CÎTEAUX
## EN FRANCE

ÉDITIONS DE L'ABEILLE, LYON

NIHIL OBSTAT.

Sancti Loci ad Septem Fontes,
die 15a septembris 1943.

fr. MARIA GODEFROY,
*abbas O.C.R.*,
*cens. dep.*

Thymadeuci,
die 15a septembris 1943.

fr. M. GUINGAGOLEUS,
*O.C.R.*,
*cens. dep.*

**Imprimatur.**

Pictavii, die 3a martii 1944.

M. BACKÈS,
*v. g.*

LA CLARTÉ-DIEU
XV

F. MARIE-ANSELME DIMIER
MOINE DE TAMIÉ

# CLARTÉ
# PAIX ET JOIE

## LES BEAUX NOMS
## DES MONASTÈRES DE CÎTEAUX
## EN FRANCE

ÉDITIONS DE L'ABEILLE
9, rue Mulet, LYON

AU RÉVÉREND PÈRE
DOM GODEFROID BELORGEY
ABBÉ AUXILIAIRE
DE CÎTEAUX
HAUT LIEU
D'OÙ RAYONNE
COMME AUX ANCIENS JOURS
LA CLARTÉ, LA PAIX
ET LA JOIE.

On a dit que les moines savaient choisir les plus beaux sites pour y établir leurs monastères; et c'est peut-être Montalembert qu'il faut regarder comme l'auteur de cette assertion devenue aujourd'hui un lieu commun[1].

En effet, nombre d'abbayes ont été construites dans des sites incomparables qui charment aujourd'hui les yeux du promeneur; mais on se tromperait si l'on voulait y voir l'effet d'un dessein bien arrêté des moines dans l'établissement de leurs maisons.

Pas plus, d'ailleurs, qu'ils ne choisissaient de propos délibéré des lieux malsains. Un mot du bienheureux Fastrède, troisième abbé de Clairvaux, a donné naissance à cette légende. Dans une lettre à un abbé de l'Ordre, qui se faisait remarquer par une trop grande recherche dans le vêtement comme dans le manger, le bienheureux lui rappelle que tout cela est indigne d'un moine. Et à ce propos il lui cite un mot qu'il tient, dit-il, de saint Bernard lui-même, à savoir que les premiers moines choisissaient pour s'y fixer les vallées humides et profondes afin que, souvent ma-

lades, ils eussent constamment devant les yeux le souvenir de la mort[2]. De ce mot du saint, émis apparemment dans l'abandon d'une conversation intime avec un de ses religieux, on a voulu faire comme un règlement des Cisterciens. Mais nulle part dans l'œuvre du saint docteur, pas plus dans ses sermons et ses traités que dans ses lettres, on ne trouve d'autre mention de pareille doctrine. Pas plus, d'ailleurs, dans les règles des anciens Pères ni dans les premiers statuts des Cisterciens.

Au contraire, saint Basile, le père des moines, faisant, dans une lettre à saint Grégoire de Nazianze, la description de la retraite où il vient de s'établir avec ses premiers disciples, lui dit tout le charme qu'on y goûte au milieu de la belle nature, parmi les fleurs et les oiseaux[3].

Quant aux Cisterciens, écoutons ce que dit un abbé du XII[e] siècle, Gilbert de Hoyland. Dans un de ses traités ascétiques, il ne fait pas difficulté de reconnaître la douce influence que peuvent avoir les lieux sur la vie spirituelle des solitaires: « Le lieu caché et planté d'arbres, arrosé et fertile, et la vallée boisée qui résonne au printemps du doux chant des oiseaux, tout cela redonne la vie à l'esprit qui se meurt, chasse les dégoûts des plus délicats et attendrit la dureté de l'âme[4]. »

Si l'on interroge l'histoire, on voit que dès 1152 (c'est-à-dire un an avant la mort de saint Bernard) un statut du chapitre général de l'Ordre de Cîteaux accorde aux abbés la permission



de transférer leur abbaye en un autre lieu en cas d'incommodité intolérable[5].

Pareil cas se présenta souvent; et saint Bernard lui-même changea, pour cette raison, l'emplacement du monastère de Belleperche affilié à Clairvaux en 1147[6].

Ajoutez à cela que lorsque les Cisterciens s'établissaient dans des lieux malsains, ils mettaient aussitôt tout en œuvre pour les assainir. Cîteaux, Fontenay, Clairmarais et tant d'autres abbayes qui n'étaient que d'affreux marécages devinrent bientôt les riants jardins que nous admirons aujourd'hui.

Il ne faut pas oublier non plus qu'à l'époque où l'Europe se couvrit de monastères on était, en général, beaucoup moins sensible que de nos jours à la beauté du paysage; et que la plupart de ces lieux qui, aujourd'hui, nous enchantent par leur douceur, apparaissaient alors à ceux qui vinrent s'y fixer les premiers comme d'affreux déserts. Il n'est que de lire les anciennes chroniques pour trouver à chaque page, à l'occasion de ces fondations, mainte allusion à des « lieux d'horreur et de vaste solitude[7] ».

Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal*, parlant de la fondation de l'abbaye établie, dit la chronique, dans un désert affreux et sauvage, remarque très justement que l' « on appelait autrefois sauvage et horrible, en fait de nature, ce qui, depuis

qu'on a acquis le goût du pittoresque, est devenu simplement beau désert et site romantique ».

La vérité est que, pour les moines, cette question d'esthétique passait au second plan dans le choix du lieu de leurs établissements. Ce qu'ils cherchaient avant tout, c'était la solitude — pour les Cisterciens, la règle le prescrivait expressément[8] — et la commodité[9]. C'est ainsi qu'ils s'installaient loin des villes, et de préférence près des cours d'eau dont ils avaient besoin pour les usages domestiques, et où ils trouvaient aussi la force motrice pour actionner leurs moulins et les machines des divers métiers qu'ils exerçaient dans l'enceinte du monastère[10].

En plus de cela il faut se rappeler que, dans la plupart des cas, les moines n'avaient pas le choix et devaient se contenter des terrains que les seigneurs, propriétaires du sol, leur cédaient pour leurs fondations.

Ce qui est certain, c'est que ces solitudes étaient le milieu qui convenait à leur vie de prière et de silence; et quelque affreuses et sauvages qu'elles fussent, ils n'y goûtaient pas moins des douceurs d'un ordre supérieur, infiniment plus relevées que celles qu'on peut éprouver à la vue d'un beau paysage. Et c'est pour cela qu'ils les aimaient, et qu'en mainte occasion ils s'attachèrent à évoquer ces joies spirituelles dans les noms mêmes qu'ils donnaient à leurs monastères.

Ordéric Vital nous dit expressément, dans son



*Histoire ecclésiastique*, que les Cisterciens choisissaient pour leurs monastères des noms qui fissent envie à ceux qui les entendaient, d'y venir partager le bonheur que le vocable leur promettait[11].

Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, a toute une page là-dessus : « On nous accuserait, dit-il, de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons si nous rappelions ces couvents d'*Aqua-Bellà*, de *Bel-Monte*, de *Vallombreuse*, ou celui de la *Colombe*, ainsi nommé à cause de son fondateur, colombe céleste qui vivait dans les bois. La Trappe et le Paraclet gardaient le nom et le souvenir de Comminges et d'Héloïse. Demandez à ce paysan de l'antique Neustrie quel est ce monastère qu'on aperçoit au sommet de la colline ? Il vous répondra : c'est le Prieuré *des deux Amants* : un jeune gentilhomme étant devenu amoureux d'une jeune damoiselle, fille du châtelain de Malmain, ce seigneur consentit à accorder sa fille à ce pauvre gentilhomme s'il pouvait la porter jusqu'au haut du mont. Il accepta le marché, et, chargé de sa dame, il monta tout au sommet de la colline, mais il mourut de fatigue en y arrivant : sa prétendue trépassa bientôt par grand déplaisir; les parents les enterrèrent ensemble dans ce lieu, et ils y firent le prieuré que vous voyez.

« Enfin, les cœurs tendres auront dans les origines de nos couvents de quoi se satisfaire,

comme l'antiquaire et le poète. Voyez ces retraites de la *Charité*, des *Pèlerins*, du *Bien-Mourir*, des *Enterreurs de Morts*, des *Insensés*, des *Orphelins*; tâchez, si vous le pouvez, de trouver dans le long catalogue des misères humaines une seule infirmité de l'âme ou du corps pour qui la religion n'ait pas fondé son lieu de soulagement ou son hospice![12] »

Et Montalembert, dans *Les Moines d'Occident*, cite toute une série de noms choisis parmi les plus beaux de tous les Ordres religieux, qui tous aimaient à donner à leurs établissements des noms évocateurs : « Ce qui a duré chez les moines, dit-il, ce ne sont pas seulement les monuments, les œuvres matérielles et extérieures; c'est l'édifice intérieur, l'œuvre morale et, par-dessus tout, le bonheur dont ils jouissaient, ce pur et profond bonheur qui régnait en eux et autour d'eux.

« Oui, au sein même de cette vie qu'ils méprisaient et dont ils avaient fait le sacrifice à Dieu, Dieu, par un miracle permanent de sa miséricorde, leur a fait toujours trouver la joie et la félicité à un degré inconnu du reste des hommes. Oui, le bonheur, ce don si rare et si désiré ici-bas, régnait sans partage dans les monastères fidèles à la règle de leurs fondateurs, à la loi de leur existence. Il se peignait jusque dans ces noms charmants que les moines donnaient aux lieux de leur retraite et de leur pénitence : Bon-



lieu, Beaulieu, Clair-Lieu, Joyeux-Lieu, Cherlieu, Chère-Ile, Vaulx-la-Douce, les Délices, Bon-Port, Bon-Repos, Bonnemont, Val-Sainte, Val-Benoîte, Val-de-Paix, Val-d'Espérance, Val-de-Grâce, Valbonne, Val-Sauve, Nid-d'Oiseau, Font-Douce, la Voie-du-Ciel, la Porte-du-Ciel, la Couronne-du-Ciel, le Joug-Dieu, la Part-Dieu, la Paix-Dieu, la Clarté-Dieu, la Science-Dieu, le Champ-de-Dieu, le Lieu-de-Dieu, le Port-Suave, le Pré-Heureux, le Pré-Bénit, la Sylve-Bénite, la Règle, le Reposoir, le Réconfort, l'Abondance, la Joie[13]. »

On pourrait prolonger cette liste à l'infini. Sans sortir de France et sans chercher en dehors de l'Ordre de Cîteaux, on pourra recueillir une abondante moisson de noms évocateurs. C'est pourquoi on se bornera, dans les pages qui suivent, aux plus beaux noms des monastères de Cîteaux en France.

Pour le Cistercien, plus que pour tout autre religieux, le lieu joue un grand rôle. Le Cistercien, en effet, est un terrien non pas tant parce que, selon la Règle, il gagne son pain en cultivant le domaine attaché au monastère, que parce que toute son activité se déroule dans le même lieu auquel il est lié pour toujours par son vœu de stabilité.

C'est ce qui explique cet amour du lieu que l'on rencontre chez les Cisterciens plus que partout ailleurs. Faisant l'éloge de saint Étienne

Harding, troisième abbé de Cîteaux, le chroniqueur termine par ces mots qui résument tout : « Il aimait la Règle et le lieu[14]. » S'il arrivait que, pour un temps, un moine eût à quitter son monastère, il avait grande hâte d'y rentrer au plus tôt. Un moine de Clairvaux en voyage écrivait à son prieur : « Clairvaux est dans ma mémoire, dans ma bouche, dans mon cœur[15]. »

Seules les fondations pouvaient arracher pour toujours les moines à leur cloître; et cela n'allait pas sans déchirement. On lit dans la vie de saint Bernard qu'un des religieux désigné pour la fondation de l'abbaye d'Alvastra en Suède, sur la rive du lac Vetter, en 1143, ne put retenir ses larmes à la pensée de quitter Clairvaux pour s'en aller mourir dans ces contrées lointaines[16]. Le saint abbé eut pitié de lui et l'assura qu'il mourrait à Clairvaux. La prédiction se réalisa cinquante ans plus tard. Gérard (c'est le nom du religieux), devenu deuxième abbé d'Alvastra, chargé d'ans et d'infirmités, sentant sa fin prochaine, se fit transporter en litière du fond de la Suède jusqu'à Clairvaux, où il rendit l'âme au milieu de ses frères, peu après son arrivée, en 1193.

Plusieurs allaient jusqu'à donner leur démission d'abbé et même d'évêque pour pouvoir retourner au monastère de leur profession. L'exemple le plus typique est celui de Geoffroy (ou Godefroid) de la Roche, cousin de saint Bernard. Entré avec celui-ci à Cîteaux, il le suivit à Clairvaux. Choisi pour abbé de Fontenay en 1119, il donna sa démission huit ans plus tard pour rentrer à Clairvaux. Après douze années passées dans la paix du cloître, il dut en sortir à nouveau, choisi qu'il fut pour occuper le siège épiscopal de Langres en 1139. Au bout de quelque vingt ans d'épiscopat, il se démit et retourna encore une fois à Clairvaux, où il mourut en paix quelques années plus tard. Tant était grande la nostalgie du cloître.

On vient de nommer plusieurs fois Clairvaux. Ce nom brille au dessus de tous les autres tant par la douceur qu'il évoque que par les souvenirs de sainteté, de clarté, de paix et de joie dont il est encore tout imprégné : Clairvaux, la claire vallée où saint Bernard vint se fixer en 1115. En peu d'années, il fit de ce désert un centre spirituel dont le rayonnement devait atteindre bientôt, à l'égal de l'abbaye de Cluny, jusqu'aux confins du monde connu.

Clairvaux (*Claravallis*) portait aussi, à l'arrivée des moines, le nom de vallée de l'absinthe (*vallis absinthialis*), sans doute à cause de l'absinthe qui croissait en abondance dans ce lieu désert. Les anciens auteurs y ont vu exprimée l'amertume de ceux qui tombaient là aux mains des voleurs de grands chemins[17]; et dans ces deux noms de vallée de l'absinthe et de Clairvaux, ils se sont plu à imaginer une sorte de contraste : la

vallée amère, repaire de brigands, transformée par les moines en cette claire vallée où devaient fleurir toutes les vertus. Mais ils n'ont pas pris garde que ces deux termes ne s'opposent pas nécessairement. Rien n'empêche, en effet, que le plus affreux coupe-gorge, où croît l'absinthe en abondance, ne soit en même temps inondé de clarté. En réalité, le lieu portait le nom de Clairvaux bien avant l'arrivée des moines[18]. La vallée de l'Aube, en effet, mérite bien en cet endroit le nom de claire vallée. Voici ce qu'en dit un auteur du XVIII[e] siècle :

« On ne peut considérer, durant un beau jour, la vallée de Clairvaux sans penser qu'elle mérite ce nom, et qu'elle est ainsi appelée à cause de sa situation, et parce qu'il est impossible de trouver une vallée qui soit mieux éclairée des rayons du soleil. Deux coteaux d'égale hauteur, l'un situé au nord, l'autre au midi, forment la vallée de Clairvaux : et ils s'étendent vers un troisième coteau, qui la sépare au couchant en deux gorges longues et étroites. Du côté de l'orient, elle se perd dans une belle plaine que la rivière d'Aube arrose. Tout le matin, le coteau qui est à l'occident reçoit directement les rayons du soleil, et les deux autres, qui s'écartent l'un de l'autre insensiblement en s'approchant de l'orient, n'en sont point privés pendant tout le jour; celui qui est au nord les recevant plus directement, et celui qui est au midi plus perpendiculairement à mesure



que le soleil s'élève. La lumière est donc perpétuellement rejaillie de ces trois coteaux. Les ombres, excepté celles des bois, ne commencent à couvrir aucun endroit de la vallée de Clairvaux que vers la nuit, quand le troisième coteau qui est à l'occident dérobe tout à fait le corps du soleil; car jusqu'à ce moment les rayons du soleil couchant enfilent toute la vallée, comme ceux du levant avaient fait le matin[19]. »

On a cru devoir citer ce long texte parce qu'il est peu connu et parce qu'il contredit l'idée communément admise d'un nom tout spirituel donné par les moines à leur fondation.

L'application spirituelle ne devait pas manquer de se faire bientôt. Comment aurait-il pu en être autrement pour ces hommes nourris de la Sainte Écriture, où à chaque page il est question de la lumière de Dieu[20], du Dieu des lumières[21], du Dieu qui habite une lumière inaccessible[22]; où Dieu est dit la lumière[23], la vraie lumière[24], la lumière de vie[25], la lumière du monde[26]; où les justes sont dits fils de lumière[27]; où la vie éternelle est dite la clarté de Dieu[28] et la clarté éternelle[29] ?

Guillaume de Saint-Thierry, écrivant la vie de l'abbé de Clairvaux, du vivant même du saint, disait déjà que la vallée jusqu'alors obscure (au sens spirituel s'entend) devint bientôt de nom et de fait la claire vallée, la lumière d'une clarté di-

vine qui se répand sur la terre comme d'un haut lieu de vertus [30].

Le contraste — ou plutôt le pseudo-contraste — eut du succès; et depuis lors il n'est pas un auteur qui, ayant à parler de Clairvaux, n'y fasse allusion; si bien qu'on a fini par croire que c'était les Cisterciens qui avaient donné au lieu le nom de Clairvaux.

En réalité, les anciens n'y attachaient qu'un sens spirituel. Tel que ce moine, envoyé en mission loin de Clairvaux, écrivant à ses confrères : « Quelle joie puis-je avoir, moi qui suis assis dans les ténèbres et qui ne peux pas voir la lumière du ciel, la lumière de Clairvaux [31] ? »

Claire d'une lumière toute céleste, claire aussi par sa renommée qui brillait au loin, grâce surtout à saint Bernard; et l'on connaît les vers composés pour servir d'épitaphe au grand abbé :

*Sunt clarae valles, sed claris vallibus abbas*
*Clarior his clarum nomen in orbe dedit*
*Clarus avis, clarus meritis, et clarus honore :*
*Claruit eloquio, religione magis;*
*Claraque mors, clarusque cinis, clarumque sepulcrum,*
*Clarior exsultat spiritus ante Deum* [32].

Les Cisterciens se bornèrent donc ici à donner un sens spirituel à un nom qui existait déjà. Il s'appliquait si bien qu'on l'a cru choisi tout exprès.

En l'honneur de l'abbaye-mère, une illustre



fille de Clairvaux, fondée au lieu-dit Court-Memblain, près de Craonne, prit le nom de Vauclair (*Vallis clara*) [33]. Là encore, la situation du monastère au fond de la vallée de l'Ailette qui coule d'est en ouest vérifiait parfaitement le nouveau vocable.

Ces noms de clarté et de lumière n'étaient pas pour déplaire aux fils de saint Bernard. C'est ainsi qu'en 1128, s'installant dans les marécages aux environs de Saint-Omer, ils donnèrent à la nouvelle maison le nom de Clairmarais (*Clarus mariscus*).

Plus tard, en 1152, ils fondèrent l'abbaye de Clairmont (*Clarus mons*), non loin de Laval.

La même idée se retrouve dans les deux abbayes qui ont nom Vauluisant (*Vallis lucens* ou *Vallis lucida*) [34], l'une fondée en 1129, près de Sens, par l'abbaye de Preuilly; l'autre au diocèse de Clermont, en 1198, plus connue sous le nom du Bouchet.

Autre expression de la même idée dans les abbayes de filles de Netlieu (*Nitidus locus*) [35] et de Rieunette (*Rivus nitidus*) [36], la première fondée en 1195 sur l'étang de Thau, au diocèse d'Agde, la seconde en 1162 au diocèse de Carcassonne.

C'est encore le beau nom de Clarté-Dieu (*Claritas Dei*) donné à une abbaye fondée en 1240, au diocèse de Tours; et celui tout semblable de Lume-Dieu (*Lumen Dei*), que prirent les Cisterciennes établies à Fabas, au diocèse de

Comminges, vers 1150. Mais les noms de lieux ont la vie dure, et le nouveau nom — le cas est fréquent, comme on le verra — ne put prévaloir sur l'ancien (beaucoup plus prosaïque)[37] qui resta attaché au monastère.

Plus heureux un autre *Lumen Dei* parvint à remplacer le nom, pourtant évocateur, de la Grace-Dieu, pris par une abbaye de filles fondée en 1220 au diocèse de Cahors.

Il faut citer encore trois noms que les Cisterciens conservèrent en les latinisant et en leur donnant, au prix d'une légère déformation, le sens spirituel qu'ils désiraient. C'est d'abord l'abbaye fondée par Pontigny en 1119 au lieudit Bouras, traduit en *Bonus radius*, ou bon rayon[38]. C'est encore Candeil (*Candelium*), petite-fille de Clairvaux au diocèse d'Albi en 1152, et dont les armoiries, qui sont : *d'azur aux trois chandeliers d'or posés en pal, deux en chef et un en pointe*[39], montrent assez l'allusion voulue, qui rappelle les fêtes liturgiques des lumières, comme la Purification de la Sainte Vierge, si connue sous le nom de Chandeleur, ou encore la bénédiction du cierge pascal.

Même chose pour l'abbaye de Lucelle, petite-fille de Morimond, fondée au diocèse de Bâle en 1124. L'allemand *Lützel*, nom d'un village et de la rivière qui l'arrose, qui vient du vieil allemand *Luzil*, petit, et de *cella*, qui veut dire demeure, a



été traduit par les moines en *Lucis cella*, ou maison de la lumière[40].

De ces noms qui évoquent clarté et lumière on peut rapprocher ceux qui parlent de blancheur, tels que Aubepierres (*Albae petrae*), fille de Clairvaux, fondée en 1149 au diocèse de Limoges, nom qui semble dû à l'abondance du quartz dans la région[41], et auquel les Cisterciens n'ont pas manqué d'attacher un sens spirituel. Tout comme pour Auberive, autre fille de Clairvaux, fondée en 1135 sur la rivière d'Aube, d'où le nom qu'on lui donna. Mais alors qu'on attendrait un nom latin *Albae ripa* (rive de l'Aube), les textes portent partout *Alba ripa* (Aube rive, ou blanche rive), obtenu par un jeu de mots faisant du nom de la rivière un adjectif qui indique nettement l'application spirituelle[42].

C'est encore l'abbaye de La Creste, fille de Morimond, en 1121, au diocèse de Langres, et qu'on trouve souvent nommée *Crista alba*.

La blancheur évoque l'idée de pureté, de virginité, dont le lis est l'emblème; et c'est sans doute la raison qui a fait donner ce nom à l'abbaye du Lys (*Lilium*), fondée en 1244 près de Melun pour des Cisterciennes, par saint Louis et Blanche de Castille[43].

C'est encore cette idée de pureté qu'ont voulu évoquer les moines qui s'installèrent à la fin du siècle dernier sur les hauts plateaux des Cévennes, à 1100 mètres d'altitude, en donnant à leur

fondation le nom de NOTRE-DAME DES NEIGES, suggéré d'ailleurs par la neige qui tombe là-haut en abondance.

Nombreux sont les noms qui expriment la beauté du lieu, sa douceur, sa fraîcheur et le charme qu'y goûtent ceux qui sont venus s'y fixer.

Tels que : BEAUBEC (*Bellus beccus*), fille de Savigny au diocèse de Rouen, où *bec* (de la terminaison noroise *bekkr*) est synonyme de l'allemand *bach*, ruisseau, et se rencontre fréquemment en Normandie[44]; BEAULIEU (*Bellus locus*), nom de trois abbayes : l'une fondée en 1170 au diocèse de Langres; l'autre fille de Clairvaux, en 1144, au diocèse de Rodez, plus connue sous le nom de BELLOC; la troisième enfin fondée pour des Cisterciennes au diocèse du Mans.

BEAUPRÉ (*Bellum pratum*), première fille d'Ourscamp, fondée en 1135 au diocèse de Beauvais; et deux abbayes du même nom : l'une fondée près de Lunéville en 1135 par Morimond[45], l'autre fondée pour des filles, en 1221, au diocèse de Thérouanne.

BEAUVOIR (*Bellus visus*), abbaye très chère à Blanche de Castille, fondée pour des moniales vers 1234 au diocèse de Bourges; et qui doit son nom à la belle vue que l'on y découvrait.

De ce nom on peut rapprocher celui du MIROIR (*Miratorium*), fille de Cîteaux en 1131 au diocèse de Lyon, entre Rhône et Saône, et qui indique



également un point d'où l'on découvre de vastes horizons.

BELLECOMBE (*Bella cumba*), abbaye de filles fondée vers 1148 près d'Yssingeaux, au diocèse du Puy.

BELLEVAUX, fille de Morimond en 1120 au diocèse de Besançon, célèbre par son site reposant au milieu des bois, et par les reliques de saint Pierre, archevêque de Tarentaise, de l'Ordre de Cîteaux, qui y trouva la mort le 14 septembre 1174, alors qu'il y était venu pour remplir une mission du pape auprès des religieux. L'abbaye porta d'abord indistinctement les noms de *Bella Vallis*, *Alba Vallis*, *Vallis speciosa*. Ce fut le premier qui prévalut.

Le même nom se retrouve de nos jours dans le monastère de BELVAL, fondé à la fin du XIX[e] siècle au petit village de ce nom, non loin de Saint-Pol-sur-Ternoise, au diocèse d'Arras.

BELMONT (*Bellus mons*), fondé par les Cisterciennes de l'abbaye de Tart, vers 1127, au diocèse de Langres.

Nombre de BONLIEU (*Bonus locus*) :

BONLIEU-LÈS-CARBON-BLANC, fille de Jouy, fondée en 1141 au diocèse de Bordeaux, qui porta aussi le nom charmant de RIS-D'AGNEAU (*Risus Agni*).

BONLIEU, fille de Dalon[46], au diocèse de Limoges, en 1121, unie à Cîteaux avec l'abbaye-mère en 1162; et les abbayes de filles de ce nom au

Mont-Semnoz, près d'Annecy; au diocèse de Valence, occupée acjourd'hui par les Norbertines; au diocèse de Lyon et au diocèse du Mans.

Bonnecombe (*Bona cumba*), petite-fille de Clairvaux, fondée en 1162 au diocèse de Rodez, occupée aujourd'hui encore par les Cisterciens; et une autre abbaye du même nom, fondée pour des moniales vers 1150, plus connue sous le nom de Saint-Paul-d'Izeaux, village où elle fut établie, non loin de Tullins. C'est là que se retirèrent d'abord la mère et la sœur de saint Pierre de Tarentaise avant d'aller fonder l'abbaye du Betton en Savoie, dont il sera question plus loin.

Bonneval (*Bona vallis*), fondée en 1147 au diocèse de Rodez, au lieudit Val-Boralde, que les moines changèrent en Bonneval; occupée depuis le XIX$^{e}$ siècle par les Cisterciennes.

Deux abbayes du nom de Bonnevaux (*Bona vallis* ou *Bonae valles*), l'une fondée en 1117 au diocèse de Vienne par l'archevêque Guy de Bourgogne qui devint pape sous le nom de Calixte II; abbaye illustre, mère de nombreux monastères, que l'on appela à ses débuts la maison des saints (*sedes sanctorum*), à cause des saints qui présidèrent à sa fondation, parmi lesquels : saint Pierre, qui fut le premier abbé de Tamié en Savoie, et mourut sur le siège de Tarentaise; saint Jean, premier abbé du lieu et qui fut ensuite évêque de Valence; saint Amédée de Clermont, qui mourut à Bonnevaux simple moine, père d'un



autre Amédée qui, tout jeune, entra lui aussi à Bonnevaux, passa à Clairvaux pour devenir ensuite abbé d'Hautecombe et enfin évêque de Lausanne; l'autre fondée en 1119 au diocèse de Poitiers; auxquelles il faut joindre l'abbaye de Valbonne, fondation de Fontfroide, en 1242, au diocèse d'Elne.

D'autres vocables expriment encore la même idée, comme Cercamp (*Carus campus* ou *Cari campi*), fondé au diocèse d'Amiens en 1141; Chambons (*Campi boni*), fille de Senanque au diocèse de Viviers en 1151; Cherlieu (*Carus locus*)[47], fondé par Clairvaux en 1131 au diocèse de Besançon; et enfin la délicieuse Vaux-la-Douce (*Dulcis vallis*), sortie de Clairefontaine en 1152, au diocèse de Langres.

On vient de nommer Clairefontaine, nom charmant, évocateur de calme et de fraîcheur, parmi nombre de vocables du même genre, où les moines ont aimé à rappeler les eaux, les sources ou les cours d'eau au bord desquels ils avaient fixé leur séjour.

Les eaux et les fontaines dans les Saints Livres sont l'image de la vie, de la fécondité, de la grâce; et c'est ce qui explique la quantité de noms d'abbayes où figurent sources et fontaines :

Clairefontaine (*Clarus fons* ou *Clara fontana*) était fille de Morimond, fondée en 1132 au diocèse de Besançon auprès d'une source limpide et abondante qui sort du rocher. Les armes de

l'abbaye : *d'azur à une fasce ondée d'argent et une crosse posée en pal brochante sur le tout*, semblent s'inspirer du vocable[48].

Fontenay (*Fontanetum*) reçut son nom des eaux abondantes et remarquables par leur limpidité au milieu desquelles elle fut fondée en 1119 par Clairvaux, non loin de Montbard. On y voit encore tout l'ensemble des bâtiments et la belle église consacrée en 1147 par le pape Eugène III, ancien moine de Clairvaux, qui sont comme le type le plus pur de l'architecture des premiers Cisterciens.

Bonnefont (*Bonus fons*), fille de Morimond, en 1137, au diocèse de Comminges, est située à la source d'un affluent de la Garonne, et rappelle dans ses armes cette situation privilégiée : *d'azur à une fontaine jaillissante du milieu d'un bassin de même* (sic)[49].

Bonnefontaine (*Bonus fons*), petite-fille de Clairvaux, fondée en 1154 sur un affluent du Thon dans les Ardennes, au diocèse de Reims, en un lieu nommé Sérifontaine (*Serus fons*) ou fontaine tardive, nom que les moines transformèrent selon leur habitude. Elle est restée célèbre par son prieur, Bertrand Tissier, qui publia, en 1660, une *Bibliothèque des Écrivains cisterciens* à l'abbaye même, où il y avait alors une imprimerie.

Trois-Fontaines (*Tres fontes*), première fille de Clairvaux, fondée en 1118, non loin de Vitry, au diocèse de Châlons-sur-Marne, et située au



milieu d'un marécage formé par le débordement d'un petit cours d'eau nommé la Bruxenelle.

Sept-Fons (*Septem fontes*), fondée en 1132 sur la Loire par l'abbaye de Fontenay. Située à deux lieues de Bourbon-Lancy au-dessus du confluent du Roudon et de la Besbre, on croit qu'elle tire son nom des eaux d'infiltration de ces rivières qui sortaient en sept endroits différents. Le nombre sept prête à interprétation mystique. On pense aux sept dons du Saint-Esprit, ou aux sept sacrements sources de toutes grâces.

Fontfroide (*Fons frigidus*), fille de Grandselve, fondée en 1146 au diocèse de Narbonne. Encore tout entière debout et restaurée avec un goût très averti, elle est un des plus beaux ensembles d'architecture cistercienne. Elle est restée célèbre dans l'histoire pour compter parmi ses enfants le pape Benoît XII et Pierre de Castelnau qui, chargé par le Saint-Siège de combattre les Albigeois, périt assassiné au passage du Rhône, à Trinquevailles-lès-Arles, le 8 janvier 1208.

Fontaines-les-Blanches (*Fontanae albae*), fille de Savigny, fondée aux Alleux, dans le diocèse de Tours, en 1134, et unie à l'Ordre de Cîteaux en 1148 avec toute la congrégation de Savigny. Son nom lui vient des nombreuses sources aux eaux cristallines qui abondent dans la vallée, et l'on s'est plu à en rappeler le souvenir dans les armes de l'abbaye qui portent : *d'azur à une fon-*

*taine d'argent au chef d'or chargé de trois croisettes de gueules*[50].

Bellaigue (*Bella aqua*), fondée en 1137 au diocèse du Puy, et dont les armes semblent aussi nous parler de ses eaux : *d'azur à deux fasces ondées d'argent*[51].

Belleau (*Bella aqua*), abbaye de moniales fondée vers 1242 près d'Esternay, au diocèse de Troyes.

La célèbre abbaye d'Aiguebelle (*Aqua bella*) tire son nom des belles eaux qui en font une oasis au milieu d'une contrée aride. Fondée en 1137, près de Montélimar, par l'abbaye de Morimond, elle porta aux premiers jours le nom de Val-Honnête. Toujours debout, toujours peuplée de Cisterciens, plus prospère que jamais et restaurée avec un goût très sûr, elle a célébré en 1937 les fêtes de son huitième centenaire.

Bonnaigue (*Bona aqua* ou *Bonae aquae*), fondée en 1137 au diocèse de Limoges, sur les bords de la Dordogne, par saint Étienne d'Obazine, qui y mourut en 1159.

Il faut encore citer dans le même ordre d'idées les abbayes de Senanque (*Sana aqua*)[52], fondée en 1148 non loin de Cavaillon, dans les montagnes incultes, au fond d'une vallée où coulent de belles eaux limpides; et de Lavassin (*Vallis sana*), nommée aussi Entraigues (*Inter aquas*) à cause de sa situation entre deux cours d'eau, fondée



pour des moniales en 1228 au diocèse de Clermont.

Enfin, pour terminer la série des noms qui évoquent les eaux, le plus beau de tous peut-être est celui de L'Esclache (*Esclasia*), fondée pour des filles vers 1159, au diocèse de Clermont, et dont l'étymologie serait un mot bas latin *esclacia*, qui signifie jaillissement[53]. On ne peut s'empêcher de penser aussitôt au mot du Sauveur à la Samaritaine, qu'on lit dans saint Jean : « Mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une source d'eau jaillissante en vie éternelle[54]. »

Voici maintenant des vocables où se précise l'intention spirituelle; où, en plus du charme du lieu, se trouve exprimée la bénédiction divine :

Benoîtevaux (*Benedicta vallis*), fondée pour des Cisterciennes, au diocèse de Toul, vers 1198.

Laval-Bénite (*Vallis benedicta*), abbaye de filles fondée en 1164 à Bressieux, au diocèse de Vienne, connue aussi sous le nom de Laval-Bressieux.

Le Breuil-Benoît (*Brolium benedictum*, et aussi *Brolium Benedicti*, qui semble une mauvaise graphie), fondé par les Vaux-de-Cernay en 1137, dans une fraîche et riante vallée, au diocèse d'Évreux. *Brolium* désigne un bois clos, une sorte de parc[55], et les moines, en gardant ce nom, avaient certainement dans la pensée le jardin clos dont il est question dans le Cantique des cantiques[56].

Cette maison ne passa à l'Ordre de Cîteaux qu'en 1148 avec la Congrégation de Savigny. C'est le Breuil-Benoît qui fonda en 1140 l'abbaye de la Trappe qui donna son nom à la célèbre réforme dont elle fut le berceau.

Chambenoît (*Campus benedictus*), fondé près de Provins pour des moniales.

Prébenoît (*Pratum benedictum*), fondé en 1140, au diocèse de Limoges, par l'abbaye de Dalon, et passé avec celle-ci à l'Ordre cistercien en 1162, dans la filiation de Pontigny.

Sauvebenoîte (*Silva benedicta*), abbaye de filles fondée au XII[e] siècle, près d'Yssingeaux, au diocèse du Puy; et qui tient son nom d'une forêt dont on voit encore de beaux vestiges.

A ces noms on peut en joindre encore quelques autres qui, dans le même ordre d'idées, ajoutent une précision de plus. Les noms de Dieu ou de Notre-Dame s'y trouvent exprimés comme auteurs des bienfaits dont jouissent les pieux habitants.

La Bonté-Dieu (*Bonitas Dei*), nom donné primitivement à une abbaye fondée en 1142, au diocèse de Quimper, par les moines de Begard; mais le nom du lieu : *Silva Mellonis*, prévalut, et l'on ne connaît plus cette maison que sous le nom de Coëtmaloën [57], qui en est la traduction bretonne.

L'Abondance-Dieu (*Abundantia Dei*), abbaye de filles fondée au diocèse de Rieux en 1353, plus



connue sous le nom de Salenques (*Salanquiae*), qui est le nom du lieu.

Trois monastères disent les faveurs divines dans leur nom de La Grace-Dieu (*Gratia Dei*) [58] : l'un fondé par saint Bernard, en 1135, au diocèse de Saintes; l'autre, fille de la Charité, en 1139, au diocèse de Besançon, occupé depuis une quinzaine d'années par les moniales cisterciennes issues de la Communauté de Port-Royal regroupée à Besançon après la Révolution; le troisième, enfin, fondé pour des filles au diocèse de Cahors en 1220, nommé successivement *Gratia Dei*, *N.-D. de Eremo* et *Lumen Dei*, et dont il a été question ci-dessus [59].

En 1191, l'abbaye de la Grâce-Dieu de Saintes donna naissance, au même diocèse, à une fille à laquelle elle donna le nom, tout semblable au sien, de Grace-Sainte-Marie (*Gratia Sanctae Mariae*); mais le nom de la paroisse où elle fut fondée, Saint-Nicolas-de-Charon (*de Carone* ou *de Charonte*), a prévalu, et c'est sous le nom de Notre-Dame-de-Charon qu'elle a passé dans l'histoire.

Ce sont encore les faveurs divines que nous retrouvons dans les noms de Merci-Dieu (*Misericordia Dei*, ou mieux *Merces Dei*), fondée en 1151 au diocèse de Poitiers, et qui porta d'abord le nom de Becheron ou Bocheron, qui est celui du lieu; et de Piété-Dieu (*Pietas Dei*), fondée

pour des filles en 1229, au diocèse de Troyes, près de Ramerupt dans la vallée de l'Aube.

Toute une série de noms — et ce sont les plus nombreux — expriment l'appartenance à Dieu de l'établissement, en même temps que le culte voué à Dieu par ceux qui sont venus s'y fixer, et la vie qu'ils y mènent dans la solitude, le silence, la prière et l'amour de Dieu.

Ce sont d'abord les monastères dont le nom est comme une dédicace, tels que L'Ile-Dieu (*Insula Dei*)[60], fondée en 1172 dans l'île de Noirmoutier. Chose curieuse, cette abbaye porta aussi le nom de Notre-Dame-la-Blanche, pour la distinguer de l'abbaye bénédictine de Noirmoutier qui donna son nom à l'île (les Cisterciens portent l'habit blanc, et on les appelait les moines blancs par opposition aux moines noirs ou Bénédictins). Si bien que l'on disait Notre-Dame-la-Blanche de Noirmoutier. Mais on sait que le nom ancien de l'île était *Herus* et que les Bénédictins appelèrent leur monastère *Heri monasterium*, qui donna en langue vulgaire : Oirmoutier, transformé en Noirmoutier[61], d'autant plus facilement qu'habité par les moines noirs la confusion se produisit bien vite.

C'est encore Lieu-Dieu (*Locus Dei*)[62], fondé au diocèse d'Amiens en 1191, dans une petite île de la rivière de Bresle.

Une autre abbaye du même nom fut fondée



pour des religieuses près de Vergy, au diocèse de Dijon, en 1180.

Loc-Dieu (*Locus Dei*), autre forme du même vocable en pays de langue d'oc, est le nom d'une fille de Dalon, au diocèse de Rodez, fondée en 1124 et passée à l'Ordre de Cîteaux en 1162.

Theuley (*Theolocus*) fondée en 1131 au diocèse de Langres, à la source des Écoulettes. Ici encore, nous sommes en présence d'une de ces adaptations, d'un de ces jeux de mots dont on a rencontré déjà plus d'un exemple. Le lieu s'appelait *Tulleyum*; on le transforma en *Theolocus*, variante hellénisante de *Locus Dei*.

On peut citer encore La Part-Dieu (*Pars Dei*), bien que cet établissement n'ait jamais été constitué en abbaye. C'était un ermitage situé non loin de l'abbaye de Léoncel, en Vercors, et qui fut rattaché à cette dernière en 1194. Les moines, en raison du climat très rigoureux et des difficultés du ravitaillement dans cette haute vallée à la mauvaise saison, prirent l'habitude d'aller résider à la Part-Dieu, située au pied de la montagne, depuis la Saint-André (30 novembre) jusqu'à Pâques; les deux établissements ne formant qu'une seule et même abbaye[63].

Après Dieu, c'est Notre-Dame qui est souveraine du monastère. On sait que les Cisterciens décidèrent, dès les premiers jours, que tous leurs monastères seraient dédiés à la Mère de Dieu[64];

et souvent ils se plurent à nommer la Sainte Vierge dans leurs vocables.

Tels que Lieu-Notre-Dame (*Locus Nostrae Dominae*), abbaye de filles fondée en 1250, près de Romorantin, en Sologne; Mont-Sainte-Marie (*Mons Beatae Mariae*), fille de Clairvaux, fondée en 1199 entre les lacs de Saint-Romeran et de Saint-Point, au pied du Jura, en un lieu dit *Furni mons*, transformé pour les besoins de la cause; Mont-Notre-Dame (*Mons Beatae Mariae* ou *Sancta Maria de Monte*), abbaye de filles fondée en 1236 à côté de Provins; et Le Val-Notre-Dame ou Notre-Dame-du-Val (*Vallis Beatae Mariae*), fondée par la Cour-Dieu, en 1125, entre l'Isle-Adam et Pontoise.

Ce sont, ensuite, les noms qui semblent se rapporter aux saintes occupations des habitants de ces lieux bénis.

L'Amour-Dieu (*Amor Dei*), abbaye de filles fondée en 1232 non loin de Dormans, sur la Marne, et dont les armes significatives portent : *d'or au cœur enflammé de gueules, chargé d'un nom de Jésus d'or*[65].

La Bénisson-Dieu (*Benedictio Dei*), fondée par saint Bernard en 1138, au diocèse de Lyon, non loin de Roanne, et dont on voit encore l'église devenue paroisse.

On orthographie souvent, à tort, Bénissons-Dieu, sans doute à cause de la légende qui rapporte que saint Bernard fixa lui-même l'emplacement de la nouvelle fondation en disant : *Hic, fratres, benedicamus Domino*[66]. Mais le nom latin est bien *Benedictio Dei* et non pas *Benedicamus Domino*[67].

Une autre abbaye du même nom, connue aussi sous le nom de Nizors, qui est le nom du lieu où elle fut fondée en 1184, au diocèse de Comminges.

La Charité (*Caritas*), nom porté par deux monastères : le premier au diocèse de Besançon, qui portait déjà ce nom comme prieuré de chanoines réguliers de Saint-Augustin quand les Cisterciens vinrent s'y installer en 1133. Les armes parlantes de l'abbaye portent : *d'or à un pélican de gueules, avec sa piété et son aire de même*[68].

Le second fut établi en 1184 à Lézinnes, près d'Ancy-le-Franc, au diocèse de Langres.

Dans ce même ordre d'idées, c'est encore La Cour-Dieu (*Curia Dei*), fille de Cîteaux, fondée en 1118 non loin d'Orléans, en un lieu qui portait déjà ce nom qui lui venait probablement de l'une de ces colonies forestières qui, sous la conduite d'ecclésiastiques, furent les premières populations de la forêt des Loges[69]; et La Cour-Notre-Dame (*Curia Beatae Mariae*), abbaye de filles établie en 1220 dans un ancien prieuré de l'Ordre des Antonins, près de Pont-sur-Yonne, au diocèse de Sens.

Plus précis encore sont les noms de Notre-Dame-de-Loos (*Laus Beatae Mariae*), fondée par